

DU MÊME AUTEUR

LESLIE LAWL, Le Passage, 2006

FLORENCE MORGENSZTERN

LA VALISE DE VERA

*roman*

[www.lepassage-editions.fr](http://www.lepassage-editions.fr)



*La vie fictive est notre descendance.*

Philip Roth

Après le dîner chez Jenny, ils étaient allés sur la promenade de Brooklyn Heights. Tina était restée pour aider sa mère à ranger. Frances avait voulu faire un détour par les rues aux noms de fruits, les autres avaient suivi. Abigaël et son fils, Elias, marchaient silencieusement côte à côte.

– Un rêve de pierre comme Venise!

Thierno avait serré la main inerte de Frances. L'est de l'île de Manhattan était là, illuminé comme la devanture d'une bijouterie de luxe ponctuée par les colliers de perles suspendus des ponts et le topaze de la torche de la statue de la Liberté. La pleine lune était voilée par un nuage épais comme du goudron. La lutte des ténèbres et de la lumière. Une vieille histoire.

Abigaël avait fermé puis rouvert lentement les yeux. Non, New York n'était pas comme Venise, radieuse ou déchue, mais éternellement reconstruite. C'était la ville du mouvement perpétuel, expulsant au grand jour ses trésors et ses blessures, en flux constant comme un fleuve. La mosaïque extensive de grands pays en miniature, Chinatown d'année en année plus étendue, petite Inde, petit Sénégal, Korea City, le frontispice

de ce grand immeuble sur Orchard Street qui gardait encore des traces d'étoiles de David dissimulées par des bannières couvertes de caractères chinois.

La ville semblait lentement basculer sur elle-même et engloutir en son sein la cité sauvage en faillite des années soixante-dix, les grands paquebots qui accostaient sur les quais de Midtown ouest entre les deux guerres, les premiers gratte-ciel à l'aube du xx<sup>e</sup> siècle, le sud de l'île grouillant de bandes meurtrières et de politiciens corrompus, les incendies, la source de l'Hudson dans le lac des nuages à plus de 300 kilomètres de là, la faille qui traverse l'île de granit sous l'East River, de la 14<sup>e</sup> rue à Union Square en remontant le long de la ligne folle de Broadway, et, comme autant de clichés, la forêt primitive qu'occupaient les Algonquins, la forêt vierge avant la jungle urbaine, la première tractation – ma verroterie hollandaise contre Manhattan – entre les Indiens et Peter Minuit.

Elias avait frissonné. La ville avait l'éclat du diamant et cet éclat était coupant. Il venait d'accepter un poste à São Paulo. Il n'en avait encore rien dit à personne. Il avait trois mois pour ça. Là-bas, dans la métropole métissée, il pourrait s'oublier ; il y aurait d'autres aventures, d'autres Tina. Il ferait tiède, ce serait reposant. Ce serait difficile mais le rêve américain de sa mère était trop lourd à porter.

Thierno avait quitté la ville des yeux pour regarder les gens. Il y en avait de toutes sortes, des solitaires, des couples d'amoureux, des familles, des vieux, des groupes d'adolescents ; il y

en avait de toutes les couleurs et de toutes les formes, colosses afro-américains, frères Asiatiques, grandes blondes à la taille mannequin ; silencieux, s'interpellant, immobiles, agités, riant, mélancoliques... Il aurait pu naître ici, et alors ? Qu'est-ce que ça aurait changé ?

Frances s'était dit qu'elle avait désormais toutes les pièces du puzzle en main. Du temps d'Anna, la promenade de Brooklyn Heights n'existait pas, la petite Italie était encore à Manhattan et le quartier juif dans le Lower East Side ; elle avait assisté à l'édification des Twin Towers et du Lincoln Center. Puis, dans sa songerie, un vieux refrain s'était immiscé, un souvenir qui ne lui appartenait pas. « *Que sera, sera...* Qui vivra, verra... »

VERA

La jeune fille qui venait de frapper était essoufflée et paraissait joyeuse. « Il n'y pas de quoi », pensa Vera. La côte qui menait chez elle était raide et le bagage de l'inconnue semblait lourd mais Vera n'ouvrirait pas la porte. Une vagabonde ? Une amie de France, peut-être ? À présent, elle scrutait la fenêtre, essayant de voir à l'intérieur. Vera s'écarta vivement. La jeune fille tapa au carreau, puis avec une expression mi-désolée, mi-maussade, regarda autour d'elle et se dirigea vers la maison voisine. Vera soupira. Son champ de vision était désormais vide. Quelques bruits de voix lui parvinrent encore puis ce fut le silence. La valise était restée devant la porte. Vera s'enveloppa dans un châle grenat et s'enfonça dans le grand divan orange recouvert de soieries et de coussins chamarrés. Elle somnola un moment, voguant dans des paysages de rizières en terrasses où des buffles efflanqués portaient leur bosse comme un trophée.

– Vous auriez pu ouvrir, elle venait de loin ! Une Américaine. Elle s'appelle Tina. Elle m'a dit dans un mauvais français que

sa grand-mère connaissait votre mère mais je n'ai pas dû bien comprendre... En tout cas, la valise, c'est pour vous.

La voisine rit et ajouta :

– Elle a dit quelque chose comme : « Je suis transportée la valise de sa maman. »

Vera ne dit rien. La voisine insista.

– Mes grands-parents en avaient une comme ça. La leur n'avait que quelques étiquettes mais celle-là en est recouverte et c'est écrit dans toutes les langues. Vous voulez que je vous aide à la porter?

Puis, devant le geste de dénégation de Vera, elle conclut :

– Vous n'êtes pas curieuse! Ce serait moi, je l'aurais ouverte depuis longtemps.

La voisine était une petite femme ronde et avenante; Vera n'avait pas eu à s'en plaindre. Elle prétextait un malaise. Les lettres qu'elle avait reçues de New York autrefois et qu'elle avait cessé de décacheter étaient quelque part, là-haut dans le grenier, probablement couvertes de poussière, peut-être rongées par les souris. Et maintenant, ce n'étaient plus quelques feuilles de papier légères, que l'on peut oublier dans un coin, mais un objet lourd, massif, menaçant. La voisine l'avait finalement aidée à entrer la chose dans la maison puis elle était partie, sans doute un peu déçue.

Le lendemain, Vera se rendit au village pour se réapprovisionner en épices. C'était jour de marché. Un petit groupe de tout jeunes enfants s'approcha. Elle avait toujours des bonbons

dans les poches. Berlingots, caramels, coquelicots étaient leurs préférés. La menthe était un peu rude et, parfois, il s'agissait de confiseries collantes et poivrées. Ils ne les aimaient pas mais les prenaient avec le reste pour ne pas la froisser. Depuis sept ans qu'elle s'était installée là, le village l'avait adoptée. On la respectait. D'abord, c'était une Chassaignac, un peu extravagante certes. Il y avait dans la vieille maison de famille un four à pain, dans lequel elle confectionnait des sortes de crêpes croustillantes parfumées au cumin ou de larges pains rebondis fourrés au fromage qu'elle appelait des *nams*. Ceux du village qui avaient été invités à dîner décrivaient d'étranges festins de poulets écarlates et de crevettes amarante. Elle-même déclinait toujours très gentiment les invitations car, disait-elle, elle ne digérait pas d'autre nourriture. Certains avaient assisté à la projection de films sur l'écran géant de sa télévision, mais la plupart s'endormaient ou riaient devant les drames interminables vécus par des personnages mélancoliques et brillamment vêtus. Alors, souvent, elle restait seule. Cela ne la dérangeait pas. André Chassaignac n'avait jamais rendu visite à sa femme mais, une fois par an, venait une belle jeune fille qui ne lui ressemblait pas et qu'elle appelait mon enfant. Elle, on ne savait pas si elle avait été jolie ou non. Les paysans du coin disaient qu'elle avait une belle charpente, solide et bien agencée, et le cheveu dru. Pour le reste, ils n'étaient pas juges. Elle était lente et semblait douter de tout, surtout des gestes qu'elle s'appropriait à accomplir. Une fois, un gamin qui s'était fait traiter de « pas dégourdi » s'était écrié, furieux : « Comme la mère Vera! » Il avait reçu une

taloche. On ne disait pas « la mère Vera » et on n'employait pas ce genre de qualificatif pour les grandes personnes. Alors, quelqu'un avait dit : « C'est vrai quand même, c'est comme si elle était engourdie. » En fait, c'était aussi le cas du village, suspendu hors de la modernité comme dans ce film américain où un voyageur croise un lieu arrêté dans le temps. Nulle part ailleurs, dans cette presque fin de siècle, on n'employait des mots comme ceux-là et on ne respectait des presque vieilles endormies sans jamais avoir été princesses. Vera se demandait parfois si elle ne l'avait pas inventé, ce village, puisqu'il s'était arrêté au temps de son adolescence. Cette pensée la faisait sourire ; elle savait bien qu'elle inventait tout. La maison de campagne des Chassaignac n'était surmontée d'aucun bulbe doré, d'aucune tour rosée, ni n'était cadencée par une lourde porte cloutée en bois précieux ouverte sur un jardin odorant. C'était une vieille bicoque banale, la plus fruste des propriétés de la famille. Dans le jardin, l'herbe était chiche et les parterres de fleurs abandonnés.

En y réfléchissant bien, c'était le premier matin de la semaine avec l'arrivée de la nouvelle boulangère que la bulle avait commencé de se fendiller. D'habitude, la boutique était fermée le lundi. Vera, surprise, avait poussé la porte. Elle avait été accueillie par une joyeuse interpellation.

– Vous êtes ma première cliente. Vous allez me porter chance ! Choisissez : croissant, madeleine ou financier ? Palmier, peut-être ? Chausson aux pommes, ils sont encore chauds.

Gênée, Vera avait expliqué qu'elle ne mangeait rien de tout ça, qu'elle avait seulement poussé la porte par curiosité, mais la belle boulangère, volubile, continuait de virevolter parmi ses pâtisseries. La femme accorte, pulpeuse, dorée comme ses brioches, qui lui souriait maintenant, semblait sortie d'un film de René Clair ou du quartier parisien de son adolescence. La scène avait opéré comme un bain révélateur et la boutique d'antan refit doucement surface.

Elle était située dans la rue principale du quartier, près du marché. Le pain n'était pas meilleur que dans d'autres commerces, mais la boulangère était toujours gracieuse, avec les vieilles en fichu et les vieux en casquette qui demandaient toujours la même chose – « croustillant, s'il vous plaît, celui-là n'est pas assez cuit » –, les mères de famille entourées de bambins à qui elle offrait des mistrals, parfois même gagnants, ou les vieilles filles gourmandes qui hésitaient devant les pâtisseries crémeuses et finissaient par soupirer « un puits d'amour, s'il vous plaît » en rosissant. L'artère était parsemée de passages et de maisons un peu biscornues habitées par des artisans. Les cours embaumaient les copeaux et la colle. Vera adorait les regarder travailler et on la laissait aller et venir parmi les meubles en gestation. Après tout, les menuisiers, les ébénistes et les ferronniers avaient bien droit à leur muse aussi. Elle aimait traîner dans le marché en plein air qui, tous les matins, s'étalait dans les petites rues alentour. Elle restait jusqu'à la fin, quand le sol était jonché de cartons et de fruits trop mûrs. Alors seulement, elle revenait chez les Taloni. Ils ne la disputaient jamais

d'avoir fait l'école buissonnière mais hochaient tristement la tête : « C'est pas ça qui va te donner un métier. Qu'est-ce que tu vas faire plus tard ? Livreuse, marchande de quatre saisons ? Tu sais bien que tu dois entrer en apprentissage l'an prochain. » Vera ne répondait pas. Les Taloni étaient gentils, c'était même chez eux qu'elle s'était sentie le mieux mais elle n'était pas leur fille. Il n'y avait aucune raison pour qu'elle fasse des études comme l'aîné. D'ailleurs, on l'avait prévenue. De plus, ça ne l'intéressait pas. Elle aurait voulu travailler sur un bateau, partir au bout du monde, autant croire à la course du soleil autour de la terre ! À quatorze ans, elle avait fini par se retrouver dans un atelier de travail du cuir.

De retour du village, Vera avait fait brûler une dizaine de bâtons d'encens. Il fallait chasser l'odeur du cuir.

L'eau était maculée de dépôts blanchâtres. André serait tout de suite sorti acheter une autre bouilloire. « C'est à ça que sert l'argent, aurait-il dit, à ne pas s'encombrer la tête avec l'usure des choses. » Et avec l'usure des personnes, pensa-t-elle. Les relations aussi, ça s'entartrait, mais ce n'était pas lui qui l'avait jetée. C'était elle qui était partie. Elle chemina dououreusement à travers la grande pièce en se tenant la hanche. Elle se calcifiait comme la bouilloire s'entartrait. En réalité, il lui avait très vite retiré la planche sous les pieds croyant bien faire sans doute. C'est sur un malentendu que se greffent et bourgeonnent la plupart des histoires d'amour, même s'il leur arrive de donner de beaux fruits. Avec André, ce n'était pas

une histoire d'amour et le malentendu était venu d'ailleurs, presque au lendemain de leur mariage. C'était une femme âgée, bien mise, grande et voûtée. Françoise Kirschbaum, ça sonnait alsacien mais ça ne l'était pas. Ils l'avaient introduite dans le salon et elle s'était conduite de façon étrange. Elle avait regardé Vera avec insistance et avait murmuré : « Non, sans doute pas. Vous ne... » Elle n'avait pas fini sa phrase, puis, confuse, elle avait tendu une page du journal régional du mois précédent. L'annonce du mariage d'André Chassignac y figurait en bonne place ; une longue lignée d'ascendants et de descendants indirects faisaient part de leur joie du mariage de leur fils, petit-fils, oncle, etc., avec mademoiselle Vera Pontel, dont le nom figurait, seul, sur la droite de la page.

La douleur gagnait l'épaule gauche. Elle se sentit prise dans une gangue comme ces coquillages peu à peu dévorés par la minéralisation. La scène d'autrefois dans le salon d'apparat prenait de plus en plus forme. La femme se dressait, géante, guerrière revenue entrouvrir quelque porte secrète. Vera, aujourd'hui comme ce jour-là, appuya de toutes ses forces sur le verrou.

La femme était partie et c'est peu de temps après qu'elle avait commencé à recevoir des lettres d'Amérique, d'abord nombreuses puis plus rares, et, très vite, elle ne les avait même plus ouvertes.

À défaut de Rajasthan – c'était perdu pour aujourd'hui –, elle se remémora avec douceur les quelques mois passés rue du Faubourg Saint-Denis avant qu'elle n'ait l'idée de s'établir à Ganges. C'était là qu'avait commencé son voyage imaginaire,

le long de cette artère aux senteurs de curry et de poivre. Ou peut-être avant, le jour où André l'avait emmenée voir un film anglais dont l'intrigue se déroulait au temps des colonies. Elle n'avait aucun souvenir du scénario, juste de la sorte de torpeur émerveillée qui l'avait saisie. Le titre lui échappait aussi. *Chaleur et poussière*? Ce dont elle était sûre, c'est qu'en quittant la salle de projection, elle avait eu très chaud malgré la fraîcheur du début de printemps et qu'elle ne reconnaissait plus la ville que l'on disait rose et qui lui paraissait devenue grise. André, à propos du film, avait parlé de mélodrame bâclé malgré la lenteur des scènes. Elle n'avait rien dit. Son ravissement n'appartenait qu'à elle.

Le faubourg Saint-Denis et ses boutiques parfumées s'effaçait à présent devant la présence massive de son mari. Ou devrait-elle dire son ex-mari? Elle l'avait quitté le lendemain des dix-huit ans de France. Il avait voulu un enfant. Elle avait rempli son contrat. Elle l'avait élevée. Mais lui ne l'avait pas respectée, elle. Elle avait dit ce jour-là :

– Ce n'est pas ton histoire! Qui es-tu pour prétendre savoir quelque chose de moi?

Il avait dégluti péniblement, puis souri sous l'insulte.

– Ton mari et, surtout, le père de ta fille. Il y a les lettres. Non, je ne les ai pas lues mais je sais de qui elles proviennent. J'ai revu cette femme que tu as chassée. Elle m'a parlé de ta mère.

Elle avait hurlé, éructé, furieuse, hors d'elle. Au repas d'anniversaire, André n'avait rien dit. Et le lendemain, elle était

partie. France aussi avait quitté la maison familiale à la rentrée pour faire ses études à Paris. Désormais, ils étaient seuls, l'un et l'autre. Et elle ne voyait guère plus souvent sa fille que si elles vivaient chacune sur un continent différent.

Vera grimaça en crachant un petit morceau de calcaire insipide. Elle avait oublié de mettre de la cardamome dans le thé. Son passé, proche et lointain, infusait dans un bain saumâtre et, en remontant, laissait à la surface des dépôts blanchâtres et acides.

Vera s'y était décidée presque à contrecœur mais il fallait bien garder de bonnes relations de voisinage. Elle avait confectionné une offrande. Un gâteau haut et épais parfumé au sirop de rose et parsemé de confettis de sucre colorés ou argentés. La voisine battit des mains comme une petite fille.

– On dirait un château. Vrai, vous pourriez passer des concours!

Vera sourit. La gentillesse des autres à son égard l'embarassait toujours un peu. La femme déposa la pâtisserie sur une grande assiette de bois rustique. Il y eut un silence, des bruits de pas feutrés, puis ce fut l'attaque. Un tourbillon de poils gris et noirs passa devant les yeux de Vera, puis envahit sa bouche, tandis qu'un goût de sang lui venait aux lèvres et que des griffes se plantaient dans son cou. Elle étouffait sous une masse à l'odeur puissante, charnelle et écœurante. Quand la bête sauta enfin au sol, la voisine entendit un cri dont elle ne savait pas s'il venait de l'animal ou de la femme.

À présent, elle s'affairait avec des bouteilles d'alcool et de mercurochrome.

– C'est la première fois qu'elle fait ça, croyez-moi, sinon je m'en serais débarrassée! C'est une vieille chatte jalouse mais elle n'avait jamais attaqué personne et il a fallu que ce soit vous le jour où vous venez si gentiment...

L'offrande gisait mutilée, émiettée, réduite à un magma primitif d'une couleur boueuse et terne. Les traces laissées par les griffes du chat sur la gorge de Vera ressemblaient à des morsures de vampire. Plus tard dans la nuit, alors que le cauchemar venait de la réveiller, Vera avait murmuré « Lotte », puis elle avait fondu en larmes alors que se dessinait, loin derrière les couleurs vives du rêve, le visage blême et doucement patiné d'une vieille femme qui l'avait aimée.

Il n'y avait pas que la boulangère. Il fallait remonter un peu plus loin dans le temps. Trois mois? Elle avait alors éteint la radio, agacée; il n'y en avait eu que pour le discours du président de la République ce 16 juillet 1942 sur les responsabilités du pays dans la déportation des Juifs! Qu'est-ce qu'elle racontait? Le 16 juillet dernier bien sûr. À quoi ça sert de commémorer tous les ans des histoires de peur et de désastre? Et voilà qu'un président fraîchement élu remuait le couteau dans la plaie. Un jour, à l'école, elle avait dit à une gamine qui l'interrogeait sur sa religion : « Je suis une espèce de catholique. » L'autre avait haussé les épaules. Elle se souvint aussi qu'à la même époque elle se signait devant les croix des pharmacies...

C'était fini tout ça et pourtant on en parlait trop. Elle avait eu tort d'écouter les informations. Oui, tout compte fait, c'est ce jour-là que tout avait recommencé.

La vieille valise brune en cuir bouilli, avec des croisillons de bois clair, était grande ouverte, comme éventrée. L'intérieur était recouvert d'un papier fleuri grège et pourpre, déchiré par endroits. Il y avait des dizaines de photographies de tous les formats. Certaines aux bords dentelés étaient à peine plus grandes que des timbres-poste. Beaucoup des couleurs avaient passé mais quelques portraits de grande taille avaient conservé un noir et blanc éclatant, presque givré. Il y avait aussi des coupures de presse, des brochures, des lettres, des tissus et un coffret. Tout cela pouvait faire un beau feu. Elle dirait à la voisine qu'il n'y avait que de vieux effets même pas dignes de figurer au marché du village. Ou elle ne dirait rien. Elle aurait la paix de nouveau. Demain, elle téléphonerait à la boutique de location pour se réapprovisionner en cassettes. Demain encore, elle se cuisinerait des lentilles au curry et des aubergines aux oignons. Ce soir, elle n'avait pas faim. Elle alla se servir un verre de bourbon en pensant à André. Peut-être levaient-ils leur verre au même moment? Elle ferma les yeux et essaya de retrouver ses paysages indiens mais les cultures en terrasses s'effondraient lentement et les bovins disparaissaient sous les mouches. Elle ne ferait pas d'autodafé des lettres et des photos. Fascinée, elle se pencha sur la valise ouverte qui, dans le soir tombant, brillait comme une invitation.

Vera déplia lentement et soigneusement plusieurs lettres de papier jauni, fragiles et cassantes comme des ailes de papillon. L'écriture était presque effacée aux endroits où le papier avait été plié. Pour le reste, ça allait. Les tournures étaient élégantes même si la langue était hésitante. C'étaient de belles lettres d'amour. Elles commençaient toutes par « Ma douce, ma chérie ». La dernière datait de septembre 1945. Les plus anciennes étaient recouvertes de caractères hébraïques. Elle cligna des yeux, mal à l'aise. C'était comme si les lettres s'étaient mises à danser. Elle les délaissa et aligna quelques photos, soigneusement annotées d'une écriture de plus en plus malhabile.

Sur une toute petite photo aux bords dentelés, piquée par le temps, on voyait une nuée d'enfants de tous les âges, un patriarche barbu au regard farouche assis au premier plan et, très droite debout derrière lui, une femme solide vêtue d'une robe de toile de coton et d'un tablier. On déchiffrait en haut de la photo un nom – de personne? de lieu? – avec un drôle d'accent sur le « o » : « Lubartów », mais sans mention de date.

Sur une autre, un petit homme très brun, entouré d'un halo de fumée, vêtu d'un treillis dépareillé avec des culottes bouffantes clownesques, devant un ciel orageux et un paysage dévasté. Il y avait au dos une sorte de dédicace, « *Si la bala me da, si mi vida se va, bajadme, callados a la tierra* », et un prénom suivi d'une initiale : « Antoine K. »

Une photo de famille dans un grand salon bourgeois. Deux jeunes gens, l'un ressemblait à l'homme en treillis, l'autre avait belle allure avec son col de chemise échancré et sa longue écharpe

flottante. Deux jeunes filles, l'une très claire, très blonde avec un visage de poupée soucieuse, l'autre d'une beauté sombre et sarcastique. Un peu excentré, comme posé là par hasard et contre sa volonté, un homme plus âgé, la main crispée contre la bibliothèque. Au centre, une femme dont les traits parurent familiers à Vera. Elle tressaillit. Un nom était écrit à l'encre violette au bas de la photo : « Kirschbaum ».

Un homme au visage émacié derrière un bar au-dessus duquel clignotent des lettres floues : Fantomas, Fantasma?

Les deux jeunes filles de la photo de famille au piano dans une véranda.

Une photo de cérémonie dans une préfecture ou une mairie avec l'homme âgé de la photo de famille recevant une décoration.

À présent, Vera sortait les photos par paquets entiers et les étalait sur le grand tapis de sol aux motifs cachemire.

Une autre photo de famille, dans un petit espace très encombré, avec deux jeunes gens enlacés au centre, encadrés par deux des parents et deux petites filles en arrière-plan ; une photo de groupe dans un grand parc avec les mêmes en mariés entourés de plusieurs couples de jeunes gens endimanchés et rieurs ; une foule joyeuse et bon enfant dans le même parc, les femmes en robe à fleurs et les hommes en costume rayé. Toutes portaient la même annotation : « mariage de Luisa et Toni ».

Une photo de couple en pied, très solennelle : lui, très droit, elle, le regard au loin, absente. Très beaux tous les deux. Vera